



Austriaca

Cahiers universitaires d'information sur l'Autriche

96 | 2023

Jacques Bouveresse, philosophe « autrichien » au pays de Descartes

La Vienne de Bouveresse

Das Wien von Bouveresse

Bouveresse's Vienna

Christiane Chauviré



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/austriaca/7212>

DOI : 10.4000/13koj

ISSN : 2729-0603

Éditeur

Presses universitaires de Rouen et du Havre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2023

Pagination : 45-50

ISBN : 979-10-240-1861-4

ISSN : 0396-4590

Référence électronique

Christiane Chauviré, « La Vienne de Bouveresse », *Austriaca* [En ligne], 96 | 2023, mis en ligne le 01 juin 2024, consulté le 26 mars 2025. URL : <http://journals.openedition.org/austriaca/7212> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/13koj>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Christiane CHAUVIRÉ
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

La Vienne de Bouveresse

En 1973 paraît à Londres un livre apparemment révolutionnaire, *Wittgenstein's Vienna*, d'Allan Janik et Stephen Toulmin, qui replace l'œuvre de Wittgenstein dans l'univers luxuriant de la culture viennoise du début du xx^e siècle. Il donne un peu de chair au Wittgenstein qui apparaissait surtout comme un logicien dans les pays anglo-saxons. Ce livre semblait propre à changer l'image qu'on pouvait se faire à l'époque de Wittgenstein dans ces pays ou même en France, où il est traduit rapidement et recensé abondamment en 1975 par Jacques Bouveresse dans un mémorable numéro de *Critique* intitulé *Vienne, début d'un siècle*. Le livre est magnifiquement documenté, aussi bien sur la littérature, la peinture, la musique, la poésie, comme sur l'architecture et même sur la science de Boltzmann. L'intention des auteurs de *Wittgenstein's Vienna* est de faire apparaître chez Wittgenstein une influence de certains de ces aspects sur son œuvre et notamment sur « le problème du *Tractatus* ». Or, s'il est évident que tous ces traits culturels ont marqué la personne de Wittgenstein, notamment la musique, de son propre aveu, le problème est de savoir si le *philosophe* a été influencé. Mais à l'époque (1973) on n'en savait certainement pas assez sur la biographie de l'auteur du *Tractatus* pour trancher.

Dans sa recension de l'ouvrage, qui emprunte son titre à Kraus : « Les derniers jours de l'humanité », Bouveresse tend à montrer qu'il n'y a pas eu d'influence au sens où l'entendent Janik et Toulmin. Par la suite des éléments biographiques viennent confirmer l'influence de Weininger (jeune auteur sulfureux dont le suicide avait marqué Wittgenstein adolescent). Mais Bouveresse démontre amplement (en 53 pages) qu'en un sens Wittgenstein était assez peu « viennois », il ne se mêlait qu'exceptionnellement à la vie culturelle des fameux cafés de la ville, où artistes et intellectuels se rencontraient, même s'il l'a fait au moins une fois pour faire la connaissance de l'architecte Loos. Il n'avait d'ailleurs vécu qu'assez peu à Vienne depuis la fin de la guerre, il s'y rendait surtout pour des raisons familiales, voire pour discuter avec les membres du Cercle de Vienne : le *Tractatus* était leur bible, mais Wittgenstein les rudoyait. Donc sur bien des points importants, Bouveresse a raison,

même s'il a été un des premiers à reconnaître et souligner l'influence de Kraus. En 2022, Allan Janik publiera une version réactualisée de son livre en tenant compte de tout ce qu'on a appris de Wittgenstein depuis un demi-siècle, sans parler du livre sur Weininger qu'il vient d'écrire.

Mais les années passant, et après avoir été « si peu viennois », Bouveresse devient le champion dans les années 1980-1990 de « la philosophie autrichienne » qu'on découvre avec les travaux de Kevin Mulligan, qui a été l'élève de Bouveresse à Genève, ainsi que de Barry Smith et Peter Simons. Cette tradition autrichienne de la philosophie irait de Bolzano au Cercle de Vienne, à Brentano et aux élèves de ce dernier (dont Meinong et Husserl), et pourquoi pas à Wittgenstein ou Boltzmann. Ce courant autrichien serait donc à la fois à l'origine de la philosophie analytique et de la phénoménologie. Tous les représentants de cette mouvance sont soit logiciens comme Bolzano, soit empiristes comme Brentano, soit les deux, comme les membres du Cercle de Vienne. Pour Bouveresse il y a une filiation entre tous ces auteurs, et il existe donc bien quelque chose d'irréductiblement autrichien, sinon viennois, chez l'auteur du *Tractatus*. Mulligan, Smith et Simons affirment avec force que cette tradition autrichienne est le précurseur de la philosophie analytique. Et peut-être aussi de la phénoménologie de Husserl qui avait suivi les cours de Brentano comme beaucoup d'intellectuels autrichiens, dont Freud. C'est là, plutôt que dans les cafés viennois, que s'est développée la philosophie autrichienne dont Wittgenstein est la plus belle illustration. C'est donc une tout autre philosophie autrichienne qui aurait influencé le *Tractatus* et son auteur, ainsi que les œuvres de sa maturité. On a pu d'ailleurs parler du « tournant autrichien de la philosophie analytique » dans les années 1985-1990. Ce courant influencera des philosophes français, tels que Jocelyn Benoist, Sandra Laugier, Christian Bonnet, Pierre Wagner, Elise Marrou, Pierre Fasula, Basak Aray qui ont écrit sur Brentano, Schlick, Carnap, Gödel, Neurath, mais aussi sur Musil, dont l'œuvre philosophique se déploie dans *L'Homme sans qualités*, sans oublier les travaux pionniers d'Antonia Soulez sur l'histoire du Cercle de Vienne. Ensuite viennent les élèves et les élèves d'élèves de Bouveresse comme Christiane Chauviré et Sabine Plaud qui ont traduit le *Tractatus* en 2022. En outre, on apprend de Jan Sebestik, spécialiste de Bolzano, qu'un manuel de logique inspiré de Bolzano, très lu en Autriche, a eu des répercussions sur la logique du *Tractatus*. La boucle est bouclée.

On sait que Bouveresse préférerait mettre en valeur le trio Kraus-Musil-Wittgenstein plutôt que le trio apprécié en France dans les

années 1960-1970 : Marx, Freud et Nietzsche. Or Freud existe aussi dans la Vienne du début du xx^e siècle, il fait partie du paysage intellectuel, et Bouveresse compte bien se mesurer à lui dans l'ouvrage intitulé *Philosophie, mythologie et pseudo-science* (1992), en reprenant à son compte, et en développant, les critiques adressées à Freud par Wittgenstein dans les « Conversations sur Freud », et il s'y montre presque plus polémique que Wittgenstein lui-même. Sans avoir une connaissance très approfondie du corpus freudien, sur des points importants, il vise juste. Bouveresse est par ailleurs un grand lecteur de Freud, à titre personnel, même s'il est opposé à la psychanalyse au sens large. Mais il n'apprécie guère la Vienne de Freud, ce n'est pas cette Vienne qu'il préfère, mais celle de Wittgenstein, de Kraus et de Musil, à cause des valeurs *éthiques* qu'ils transmettent et illustrent, contre le « charlatanisme » éditorial ou journalistique. Aux yeux de Wittgenstein, repris par Bouveresse, la théorie freudienne est une « séduisante mythologie » qui repose sur l'erreur méthodologique commune à bien des philosophes et même à des savants : l'explication avancée ou acceptée d'un symptôme en psychanalyse est LA bonne explication, de nature à persuader qu'elle est la seule, qu'elle dévoile l'essence de la pathologie, notamment dans le cas de la théorie du rêve, censée être l'explication définitive et universelle du rêve (comme manifestation déguisée d'un désir refoulé dans l'inconscient). Cette démarche, qu'on trouve aussi dans les sciences, y est également nuisible : elle est l'impossible quête de l'essence d'un phénomène, comme le soutient Wittgenstein au début des *Recherches philosophiques*. Ainsi, il blâme la conception courante en chimie selon laquelle l'essence de l'eau est d'être composée d'oxygène et d'hydrogène, qu'il trouve réductrice. Or le tort de certains, comme Freud et comme les philosophes, est de travailler sur le modèle de la science. Freud ne prétend-il pas que la psychanalyse est une science ? Wittgenstein et Bouveresse s'emploient à démontrer le contraire. Marqué par le scientisme ambiant, l'inventeur de la psychanalyse croit faire œuvre de science, sans toutefois employer une méthode scientifique fondée sur l'expérimentation et la vérification, et permettant de faire des prédictions. Sans être scientifique, Bouveresse se fait fort d'opposer la véritable méthode scientifique, qu'elle soit vérificationniste comme celle de Carnap ou falsificationniste à la manière de Popper, à celle de Freud, qui ne permet pas la *prédiction* de phénomènes mentaux ou comportementaux, ce qu'une psychologie de laboratoire permettrait peut-être de faire. Un traitement scientifique du rêve permettrait de faire des prédictions.

Mais Bouveresse remarque que Wittgenstein n'oppose pas de façon manichéenne la science et la non-science, citant une lettre de Freud à Einstein où il se demande si la science de ce dernier ne comporte pas elle aussi une part de mythologie, Freud ayant admis que « la théorie des pulsions est pour ainsi dire notre mythologie ». La position de Wittgenstein est donc subtile, admettant que la science peut être (à un certain niveau) infiltrée par la fiction.

Mais bien plus profondément, Wittgenstein veut montrer ce qu'est véritablement la méthode freudienne, notamment à propos du « sens » des rêves : l'explication que Freud donne des rêves n'est pas causale comme en science, mais une explication par les raisons, celle que peut donner un patient en cours d'analyse, et qui s'apparente à l'explication esthétique. Ce qui n'est pas une esthétisation forcée de la psychanalyse, mais la reconnaissance que les analyses freudiennes mobilisent des raisons, non des causes, comme lorsqu'un artiste explique à quelqu'un une œuvre musicale en procédant à des comparaisons, en regroupant des métaphores, en faisant changer l'œuvre d'aspect au sens technique, wittgensteinien, du mot « aspect ». Certes le rapprochement de l'explication par les raisons, en psychanalyse ou en esthétique, avec la philosophie est à double tranchant et Bouveresse nous avertit de n'en pas déduire que la méthode philosophique de Wittgenstein pour dissoudre les problèmes et celle employée par Freud sont identiques. On n'en conclura pas non plus à une esthétisation forcée de la philosophie. Au début des années trente, Wittgenstein s'est d'ailleurs fâché contre Keynes qui trouvait que c'était une bonne idée d'avoir rapproché sa philosophie de la psychanalyse parce qu'il avait eu quelques mots qui allaient dans ce sens, suggérant que la thérapeutique philosophique (qui guérit le philosophe de ses perplexités) a quelque chose à voir avec l'analyse freudienne : certes dans les deux cas en effet, il faut trouver « le mot qui délivre », la parole salvatrice, à la fois solution et salut, *das erlösende Wort* : « Le philosophe, dit Wittgenstein dans le *Big Typescrit*, nous livre le mot avec lequel on peut exprimer la chose et la rendre inoffensive », mais pour autant la méthode grammaticale est la seule qui puisse faire se dissoudre les problèmes philosophiques, chez le second Wittgenstein ; et cela n'a à voir avec la psychanalyse que si on obtient dans les deux cas une vision synoptique des phénomènes considérés qui permet une compréhension globale des faits. C'est la loi commune à toutes les sciences humaines, anthropologiques et esthétiques.

Mais pourquoi faudrait-il que le rêve ait un sens ? Telle est la question novatrice du penseur viennois, à l'encontre de toute la tradition des clés

des songes. Pourquoi ne pas dire que le rêve est « sans pourquoi », ce que dit Angélus Silesius à propos de la rose (ce théologien a marqué le jeune Wittgenstein) ? Freud compare le rêve à un rébus, mais pourquoi ne pas dire que les images du rêve sont simplement là, qu'elles ne demandent pas à avoir un sens. Pourquoi faudrait-il interpréter les rêves comme une sorte de langage ? Le questionnement de Wittgenstein sur ce point est d'une totale radicalité. Le rêve a-t-il été produit pour transmettre un message ? A-t-il un code secret ? Toutes ces métaphores freudiennes reposent sur des présupposés non questionnés. Sa démarche dans *L'Interprétation des rêves* se rapproche plus d'une herméneutique que d'une analyse scientifique, en apparence, mais en fait elle n'est pas non plus une herméneutique car cela supposerait qu'elle soit le décodage d'un langage secret, ce qui n'est pas le cas. L'unique bénéfice possible de l'interprétation est de faire voir le rêve « sous un autre aspect ». En un sens le traitement du rêve est une façon de rêver à nouveau le rêve dans un récit qui comporte déjà une élaboration. Le rêve rêvé deux fois change la configuration du rêve, il met les images du rêve dans un autre ordre, qui satisfait le patient, il supprime le trouble engendré par les souvenirs lacunaires du rêve et cet apaisement est le critère de la réussite du traitement freudien en matière de rêve. Il s'agit là d'une brillante critique de Freud et d'une réinterprétation de la démarche qui consiste à analyser le rêve d'après son récit. Car nous n'avons que des récits portant sur des souvenirs d'images et d'actions oniriques. Nous n'avons accès au rêve que par l'intermédiaire de ces souvenirs lacunaires mis en forme par le récit, nous n'avons pas accès au rêve à l'état brut, bien évidemment. Le rêve recomposé par l'analyste ou le patient est le même rêve, sans son aspect troublant. Tel est le véritable bénéfice du traitement du rêve par Freud. Wittgenstein et après lui Bouveresse font là une interprétation de Freud qui en un sens avantage ce dernier si on prend sa démarche comme le passage à un autre aspect du rêve. C'est ainsi que certains ont pu parler de sauvetage herméneutique de Freud, même si le mot « herméneutique » est inadéquat (alors qu'il convient par exemple à Ricoeur dans sa lecture de Freud). Mais il s'agit bien d'un sauvetage au moins partiel : il est concevable que la thérapie freudienne fasse parfois du bien, Wittgenstein le reconnaît, mais ce n'est pas forcément comme si elle pouvait être thérapeutique uniquement à cause de ce qu'énonce la théorie. Freud est un philosophe qui s'ignore plutôt qu'un savant, sa théorie se prétend scientifique, mais elle ne craint pas de recourir à des éléments mythologiques comme les pulsions. La théorie freudienne du rêve n'offre même pas une hypothèse, elle n'est que « spéculation ».

Le second volet de la critique de Freud par Wittgenstein et Bouveresse concerne l'inconscient. Déjà dans le *Cahier bleu* Wittgenstein critique le processus qui nous conduit, à partir des noms du langage ordinaire, à hypostasier des entités comme le fait Platon. Freud tombe dans le piège avec sa notion d'inconscient, qu'il réifie, au lieu d'employer des adverbes ou des adjectifs. Selon Wittgenstein et Bouveresse, Freud utilise le terme « inconscient » pour ne pas avouer une ignorance (de qui a fait telle ou telle chose). Pour comprendre ce que fait Freud avec sa notion d'inconscient, on pourrait imaginer un jeu de langage où on dirait par exemple « M. Ignoré l'a fait » plutôt que « On ignore qui a fait cela ». Chez l'illustre Viennois, l'inconscient réifié devient « un agent occulte qui a ses propres désirs, volontés, motifs, intentions, finalités, ruses et stratégies et...est capable d'effectuer des raisonnements d'une grande habileté » tout en ignorant la logique et ses règles. Freud personnifie l'ignorance où nous sommes de l'origine de certains comportements névrotiques, et en même temps, plutôt que d'avouer cette ignorance, Freud préfère renvoyer à des processus causaux, les pulsions, qui peuplent notre inconscient. Telle est la voie de la mythologisation que Wittgenstein dénonce chez Freud.

À ce point on peut se demander s'il n'y a pas chez Bouveresse un biais militant qui le rend trop sévère avec Freud et trop complaisant avec Kraus, Musil et Wittgenstein. Mais en fait, c'est surtout la psychanalyse avec toute son histoire et son institutionnalisation le long du xx^e siècle qu'il attaque. Est-il pour autant un idéologue ? Non, il est avant tout un scientifique qui a travaillé ses auteurs viennois favoris pendant un demi-siècle, mettant toute sa force de travail, qui est prodigieuse, au service de Wittgenstein, mais aussi d'une série d'auteurs autrichiens de moins grande ampleur. Et c'est là qu'on pourrait décerner à Bouveresse le titre de Viennois d'honneur.